

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 9

Artikel: L'année de la misère : [suite]
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La première chose à faire était l'achat rapide des terrains avoisinant la chute. Lorsque le plan cadastral de toutes les propriétés riveraines de la chute, sur le côté droit américain — le côté gauche est territoire canadien — fut relevé, M. Adams fit chauffer à New-York, certain soir, un train spécial à destination de Niagara. « Dans ce train, nous dit le *Figaro*, auquel nous empruntons ces curieux détails, on fit monter mystérieusement 300 notaires, doublés de 300 greffiers, portant des sacs pleins de dollars et des portefeuilles bourrés de billets de banque.

Ce train de notaires arriva le matin suivant à Niagara. Chaque notaire était muni du fameux plan et savait d'avance chez quel propriétaire il devait se rendre en sautant de wagon.

Aussi ce matin-là, à la même minute, nos 300 notaires tombèrent à l'improvisée chez 300 propriétaires différents qui n'attendaient point leur visite.

Sans qu'ils aient eu le temps de se consulter entre eux, on leur proposa l'achat de leur terrain, on leur présenta un contrat en règle, prêt à signer, et, ce qui était le plus important, on déposa sur table l'or et les billets de banque du marché ; c'était irrésistible, et presque tout le monde signa et palpa, sans se douter de rien.

Ces terrains ont été payés 3800 francs environ l'hectare.

Que dites-vous de cette façon de procéder ? Et ce train de 300 notaires, quel joli motif d'opérette !

Mais ce n'est pas tout : un concurrent pouvait s'emparer du côté gauche de la rivière et gêner la société Adams en établissant une autre usine monstre sur la rive canadienne.

On est yankee ou on ne l'est pas.

Au moment où opéraient les 300 notaires, la société signait un traité avec le gouvernement canadien et s'obligeait à lui payer pendant trente ans, à la condition expresse qu'il ne laisserait point s'établir de concurrent sur sa rive, des annuités variant par progression continue de 125,000 à 175,000 francs. A partir de ce jour-là, le Niagara tout entier appartenait à M. Adams.

Parlez-moi de faire des affaires de cette façon-là ! »

Lè vôtès.

Déman, grantès vôtès ! Mè peinso que tot lo mondo là va allâ, lè z'ons po ein-voysi dâi bons conseillers pè Lozena, dâi z'autre po férè nonma clliâo dè lào parti ào bin ion dâo veladzo, et dâi troisiémo... po bâirè on verro à bon compto.

— Po vôtâ ein bon citoyein, désâi l'autre dzo, vai la fordze, noutron syndiquo, ye faut adé vôtâ po clliâo que sont dâi bravès dzeins, tot d'aboo, qu'ont

lo mé dè cabosse et que sâvont cein que volliont.

— Adon, se l'est dinsè, fâ lo taipi, porquiè fa-t-on duè listès, et porquiè ne vôtè-i-on pas ti po lè mémo, po lè pe bons ?

— Ah bin, me n'ami Djan, po cein que dein on sacllio coumeint lo noutro, iô y'ein a prâo dè capablio, Dieu sâi bénî, on vôtè po clliâo qu'on âmè lo mî et que vo vont, kâ n'ia pas fauta d'avâi étâ dein lè grantès z'écoulès dè velès ào bin dè savâi bin bragâ po étré bon conseiller. Vouaite vâi lo Louis à Marque ! tot payssan que l'est, ne sè laisse pas eimbéguinâ pè lè z'avocats et lè sâ remotsi ào tot fin. Et pi se faut dâi minamor pè lo Grand Conset, n'ein faut pas trâo ; font paidrè dâo teimps ; poru qu'on lâi satsè bin vôtâ et qu'on pouessè derè son mot dein lè tenabliès, ào bin tsi Bize, que cein vaut tot atant, l'est bon!...

— Eh bin, désâi lo taipi ein sè rein-torneint, à son vesin, lo greffier, faront bin cein que voudront ; mà sein lo pas que vé vôtâ déman.

— Et porquiè ?

— Po cein que m'ein fotto pas mau ! Et pi la maiti dâo teimps clliâo gaillâ por quoi on vôtè vo fout boun' asseim-biant lè dzo devant, et ein après cein n'est pequa lo mémo afférè. Et pi que cein rapporté te d'allâ vôtâ ? Rein que dè dépeinsâ et dè paidrè son teimps. Y'amo mi allâ teindrè mè trapès, et dâo diabilo se vé vôtâ !

— Eh bin, tot parâi, tè faut veni, et pi quand tè busséri avoué lo câodo, te mè sédre et n'âodreint dein on pâilo per amont, iô ne trovreint dâi dzeins que bâivont, et ne bâreint assebin tant qu'on ein voudrà.

— Na tè dio, lài vu pas allâ.

— Mâ tè ne sâ pas ! on va bâirè tot po rein, kâ tot cé vin sè vâo trovâ payi et cein ne vâo pas no cotâ onna centime ; mà foudrà bin vôtâ, et te vâo prâo savâi quoi foudrà mettrè, ma se tè ne com-preind pas lo tè deri à l'orolhie.

— A quinna hâora vâo-tou parti ?

— A midzo.

— Eh bin crie-mè ein passeint : mè trapès pâovont bin atteindrè !



L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. FAVRAT.

III

— Viens vite, Judith, cria le petit Jaques, d'aussi loin qu'il aperçut sa sœur, le cousin est chez nous. Le petit garçon ne savait rien de rien, mais il avait bientôt compris que les visites du cousin de Montpreveyres n'étaient point indifférentes à sa Judette, comme il appelait sa sœur, et il avait voulu être le premier à lui annoncer une bonne nouvelle. Viens vite !

— Et que dit-il de bon, le cousin ?

— Je ne sais pas. Vois-tu, Judette, le beau crutz qu'il m'a donné ; il y a l'ours dessus.

— Bah ! il t'a donné ce beau crutz ? a-t-il apporté des papiers, le cousin ?

— Oui, il y en a trois ou quatre ; le père a mis ses lunettes pour regarder dedans.

— Oui ? dit-elle encore, en rajustant son tablier et en replantant son peigne. Tiens, porte ce rateau à la grange, si tu veux toujours être mon petit Jaques.

Ces papiers, c'étaient les annonces. Le cousin les avait fait écrire par le régent de Montpreveyres et il venait les faire signer. Jeanne-Marie l'avait cordialement reçue : elle avait pris son parti de se séparer de sa fille pendant l'hiver, — qui sait du reste si elle ne se réjouissait pas de voir sa belle Judith en habits de noces ? — et son grain de gaité lui était revenu. Quant à Pierre à Claude, il avait promptement fait chercher deux bouteilles de nouveau à l'auberge du Chalet-à-Gobet, afin que les promis pussent trinquer et qu'il y eût de quoi boire à leur santé.

La veillée fut gaie, et le cousin lui-même, qu'une certaine gêne rendait souvent timide au sein de sa nouvelle famille, se laissa entraîner au joyeux courant de l'intimité et du franc-rire.

L'oncle raconta de bien jolies choses des Français, des Lémans et des Kaiserlis, et comme quoi il avait mis dans la fontaine, à Sarnen, le Français qui lui avait brisé sa pipe ; mais Jeanne-Marie ne demeura pas en arrière, et oubliant, pour ce soir-là, les appréhensions que la dureté des temps faisait naître, elle tira de ses souvenirs les plus curieux détails sur les fêtes villageoises qui se faisaient autrefois. Pierre à Claude raconta la querelle survenue entre la commune d'Epalinges et celle de Lausanne au sujet des parcours, et prouva ensuite, je ne sais d'après quels documents, qu'à Lausanne, la cloche qui sonne trois heures à St-François, appartenait jadis à la commune d'Epalinges, à preuve, disait-il, le bégue¹ qu'elle porte en relief. Enfin, de récit en récit, on en vint à s'apercevoir qu'il se faisait tard et il fallut se séparer. Le cousin serra la main à tout le monde et sortit suivi de l'oncle, qui l'accompagna jusqu'au sentier en l'entretenant de sa filleule : Ma foi, cousin, je te félicite, tu auras une brave femme... Ah ! mais, dis donc, à quand la noce, car il faut bien que je me mette en mesure d'y figurer et que je me fasse faire un habit. Mais tant pis pour votre nouvelle mode, je mets le rabâlais (sorte de chapeau à retroussis) et je garde la cadenette, seulement la Judette m'achètera un ruban neuf. Je vais m'ennuyer de ma filleule. Tu la ramèneras de temps en temps par ici, hein ?

— Oh ! nous ne serons pas bien loin les uns des autres.

— Hum ! hum ! une fois marié, tu trouveras peut-être le chemin plus long ; ou a ses affaires, on a ceci, on a cela, et finalement on reste chez soi. Adieu ! le bonsoir à la maison !

— Adieu ! au revoir !

— A la noce, hein ? Prends à droite, par le pré, le chemin ne vaut rien par là.

L'oncle le suivit du regard un instant encore ; puis, le voyant sur le bon chemin, il revint sur ses pas, secoua sa pipe et entra à l'étable où était son lit. Judith s'était aussi retirée ; seul, Pierre à Claude était encore à fumer près du feu, tandis que Jeanne-Marie enveloppait de feuilles de bette le beurre

¹ Oie mâle, jars ; oiseau qui, dit-on, figurait sur la banière d'Epalinges.

que sa fille devait porter à Lausanne, et le plaçait dans un panier recouvert d'un linge. Tout en faisant ces derniers préparatifs, elle adressait à son mari différentes questions, ou discutait avec lui quelque sujet d'économie domestique. Pierre à Claude, de son côté, composait son ordre du jour pour le lendemain : l'oncle irait faucher l'avoine du champ des Mollies, les garçons conduiraient les vaches le long du bois, enfin lui-même irait à Lausanne avec le Bron et quelques quartiers de pommes de terre.

— N'oublie pas d'aller voir si Samelet a payé, rappela Jeanne-Marie ; mais, Dieu sait, avec la vie qu'il mène, je ne crois pas qu'il s'en tire jamais. Aussi pourquoi l'aller cautionner ! Ces charretiers, vois-tu, mangent tous leurs profits sur les grands chemins. Quand tu aurais cautionné quelque bon voisin sur qui l'on pût compter, eh bien ! à la garde de Dieu, il faut rendre service quand on peut ; mais ce Samelet ne me plaît qu'à moitié.

— Que veux-tu ! il m'avait cautionné l'année dernière, pour les bois de la ville ; et puis ça le remettait à flot, d'ailleurs il songe à vendre un morceau de terre pour payer.

— Une autre fois choisis mieux tes cautions. Enfin, le bon Dieu nous aide ! Je te laisse aller avec Judith chez le menuisier, mais n'oublie pas de convenir du prix.

Pierre à Claude alla faire sa tournée autour de la maison, appuya un rondin de frêne contre la porte d'entrée, qui ne fermait qu'au loquet, et bientôt tout fut calme et paisible au fond de Mauverney.

— Allons ! allons ! debout ! dormeuse, voilà six heures.

C'était Jeanne-Marie qui appelait sa fille. Judith était loin d'être paresseuse, mais le ciel était redevenu sombre et le jour avait été lent à paraître. Elle eut bien vite achevé sa simple toilette : un déshabillé de milaine, une veste de la même étoffe, un bonnet noir à larges dentelles et son chapeau à cheminée, il n'en fallait pas davantage pour rehausser une figure agréable et une démarche qui n'avait rien de lourd, malgré sa nonchalance.

— Faites bon marché, leur cria Jeanne-Marie, quand le Bron fut parti de son grand pas. N'oublie pas tes commissions, Judiette.

Le petit Jaques pleurait ; il voulait aller à Lausanne avec sa Judiette. Viens, mon cheri, lui dit sa mère, on te mènera à la foire et tu verras les belles boutiques, viens vite.

— Eh bien ! apporte-moi une navette¹, n'est-ce pas, Judiette ?

— Oui, si tu me donnes ton crutz pour l'acheter.

— Je ne l'aurai plus, alors, et le petit Jaques tournait et retournait la petite monnaie. Eh bien ! non, j'aime mieux le garder, continua-t-il en s'essuyant les yeux.

— Tu feras bien, mon petit Jaques, adieu ! et le char s'éloigna. (A suivre).

¹ Petit pain blanc, façonné en deux lobes.

Le tour du monde en 80 jours.

De toutes les parties du canton on viendra voir ce drame féérique monté à grands frais par notre excellent directeur, M. Scheler. Le matériel des

décors et des costumes venu de Paris dépassera en beauté tout ce que nous avons vu jusqu'ici sur notre scène. Un corps de ballet très bien composé sera un des principaux attractions de ce drame si mouvementé et si palpitant parfois, tiré de l'œuvre éminemment pittoresque de Jules Vernes. Les épisodes émouvants et les surprises s'y succèdent avec une vie, un entrain, une complication de mise en scène qui tiennent constamment le spectateur en haleine.

Tantôt c'est l'apparition d'un paquebot sur l'horizon vague et triste de la mer ; tantôt les mystérieux ombrages d'une forêt de l'Inde, où le spectacle étrange de nos voyageurs réfugiés dans la grotte des serpents. Puis c'est la locomotive qui glisse sur la scène en jetant ses torrents de fumée ; c'est l'attaque du train par les sauvages ; c'est l'apparition sur la scène d'un jeune et superbe éléphant, qui produit toujours un très grand effet ; c'est le naufrage horrible du steamer, et une foule d'autres tableaux non moins saisissants.

Ne pouvant entrer aujourd'hui dans plus de détails, nous nous bornons à dire à nos lecteurs : C'est ce soir ; allez et voyez.

Voici en quelques mots l'analyse de cette pièce, représentée pour la première fois à Lausanne le samedi 2 mars 1878 :

Philéas Foog, membre du Club des Excentriques, à Londres, a fait le pari d'un million qu'il accomplirait le tour du monde en 80 jours. Son domestique, *Passepartout*, le suit, chargé de la sacoche contenant aussi un million.

Sur ces entrefaites, un vol de deux millions vient d'être commis à la Banque d'Angleterre, à Londres ; l'agent Fix, jaloux de gagner la prime de deux cent mille francs promise, se met en campagne et croit être sur la piste du voleur en se dirigeant vers les Indes.

Il rencontre à Suez un Américain du nom de Corsican qui attend le paquebot devant lui apporter sa nomination de membre du Club des Excentriques. Fix croit reconnaître son voleur.

Arrivent ensuite Foog et Passepartout. Fix croit encore voir dans le gentleman aussi le signalement du voleur et télégraphie à Londres pour obtenir un mandat d'amener ; mais Foog et Corsican se sont pris de querelle : c'est Foog qui a fait refuser la réception de celui-ci comme membre du Club, et Corsican veut absolument tuer Foog ; il le suit partout et ils partent par le premier paquebot pour Calcutta, et de là pour les Indes, encore insoumises à l'Angleterre. Fix les suit.

Là, ils sauvent Aouda, une jeune veuve qui, suivant la coutume du pays, allait être brûlée vive avec les restes mortels de son époux. Nos voyageurs, après avoir blessé à mort le rajah, fuient en enlevant la belle Aouda que sa soeur vient bientôt rejoindre.

En dehors de ces péripéties dramatiques, une préoccupation agite le malheureux Passepartout ; dans la précipitation du départ, il

se souvient qu'il a laissé allumé un bec de gaz dans la chambre de son maître, et il calcule ce que ça lui coûtera, au retour, car M. Foog lui a dit qu'il brûlait à ses frais.

Fix, déguisé en magistrat hindou, se présente à la police anglaise et demande l'arrestation de Foog ; mais une caution, offerte par ce dernier, déjoue encore une fois les calculs de l'agent.

Nos excentriques et leurs compagnes, — car la belle Aouda et sa sœur Néméa ont voulu les suivre, — s'embarquent pour l'Amérique ; ils font naufrage sur les côtes de Malabar, île de l'Océan indien. Sauvés miraculeusement, ils se réfugient dans une grotte pour y passer la nuit ; là, de hideux reptiles apparaissent de tous côtés ; Aouda et sa compagne vont périr étouffées par les monstres, lorsqu'apparaît une charmante dont la voix apaise la fureur de ceux-ci et délivre les victimes.

Ils assistent ensuite à la fête des charmeuses. Tout le luxe oriental s'étale dans cet acte : les danses des ballerines blanches et noires, le cortège des soldats, des brahmanes et des prêtresses ; tout est brillant et parfaitement réglé et excite l'enthousiasme ; c'est là où le ballet déploie tout son talent.

Nous arrivons à San-Francisco ; là, Fix, déguisé en Mexicain, profite des préoccupations de Passepartout qui songe à son bec, pour le griser et lui enlever le contenu de sa sacoche.

Réveillé par le tavernier, le malheureux Passepartout s'aperçoit qu'il est volé et veut se faire sauter la cervelle, mais Corsican l'arrête et lui fournit l'argent nécessaire pour payer le train du Pacifique.

Arrivé au pays des Pawnies, le train, trainé par une vraie locomotive, est attaqué par ces derniers qui enlèvent les jeunes femmes. Ce tableau est saisissant de réalité. — Foog, Corsican et Passepartout se mettent à leur poursuite et retrouvent leurs traces au pied de l'escalier des Géants qui, par parenthèse, est le plus splendide décor que nous ayons jamais vu. Les trois amis se séparent, un coup de feu doit les avertir du danger et donner l'éveil aux soldats du fort qui est voisin. Passepartout se trouvant seul, aperçoit les sauvages ; il se réfugie dans le creux d'un arbre. Les Peaux-Rouges vont sacrifier les deux prisonnières. Foog arrive, mais il est désarmé avant d'avoir pu donner le signal d'alarme ; ils vont tous périr, mais un coup de feu se fait entendre ; on ne sait d'où il est parti, lorsque l'on voit Passepartout sortir de son arbre ; le chef des Peaux-Rouges est tombé mortellement blessé ; les soldats arrivent à leur tour et tuent les sauvages.

L'agent Fix, déguisé en nègre, a suivi nos voyageurs. Arrivé à New-York, il s'engage comme cuisinier sur le steamer qui doit tous les conduire en Europe. En route, il est reconnu par Passepartout qui rentre en possession de ses banknotes et qui apprend en même temps que Margaret, une ancienne connaissance du plumeau, lui a éteint son bec. Corsican, touché du caractère chevaleresque de Foog, lui demande son amitié et les deux ennemis deviennent deux amis inseparables.

Le vaisseau doit aller à Bordeaux ; Foog, que rien n'arrête, l'achète et fait cingler sur Liverpool, mais le combustible manque, et pour arriver à temps, il fait brûler jusqu'aux bastingages du navire, si bien que la machine